

VERMI FUGE

littérature, poésie, théâtre, arts plastiques, visuels, sonores...

mars 2011

N°3

prix : 1 €



Jean Cagnard

**l'instabilité des corps,
des formes et du sens**

page 5

Basquiat

**SAMO au MAM :
retour sur l'expo**

page 6

Le Matricule des Anges la référence

pages 3 et 4

Pierlyce Arbaud

page 7

Vincent Walter Jacob

page 8

Cécile Biehler

page 9

Guillaume Riether

page 10

Christian Prigent

page 12



le lieu : Paris

Marché de la Poésie



Du vendredi 27 mai au lundi 30 mai se tiendra à Paris, Place Saint-Sulpice, dans le 6^{ème} arrondissement, la 29^{ème} édition du Marché de la Poésie.

Créée en 1983, cette véritable foire littéraire qui accueille maintenant chaque année près de 50000 visiteurs et reçoit plus de 500 éditeurs de poésie et de création littéraire se prolonge tout le mois de juin dans divers lieux avec « La Périphérie du Marché de la Poésie » et s'ouvre à d'autres modes poétiques d'expression artistique (art contemporain, musique, cinéma, photographie, chant, nouvelles technologies...).

Les pays nordiques d'Europe sont cette année à l'honneur avec douze poètes venus du Danemark, de la Finlande, du Groenland, de la Norvège, de la Suède et de la région des Sâmes. La présence nordique massive sera une prolongation poétique du Salon du Livre 2011 où les lettres nordiques étaient mises en valeur surtout dans leur expression romanesque. Avec les Suédoises Katharina Frostenson et Salla Susiluoto, la Finlandaise Tua Forsström, le Danois Morten Søndergaard, le Groenlandais Kristian Olsen, mais aussi Gunnar Wærness Saeterhaug, Sigbjørn Skåden... ce sera autant d'écritures, de voix et de sensibilités boréales à découvrir.

l'édito

S'il y en a qui sont aux anges en ce moment, qui ne connaissent pas la crise, et qui n'ont même jamais eu autant de travail, ce sont bien les reporters et les journalistes TV. Entre les tremblements de terre, les tsunamis et les catastrophes nucléaires qui leur font suite ; entre la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, la Côte d'Ivoire et les frappes aériennes en Lybie, les envoyés spéciaux et les présentateurs des JT de nos grandes chaînes nationales sont au septième ciel.

Heureux, ils sont HEU-REUX ! Comme dans leur élément, au milieu des panaches de fumées des villes en feu et des nuages radioactifs.

Car c'est (nonobstant la volatilité des substances qui le composent) enfin du lourd qu'ils ont à offrir aux grands consommateurs d'infos que nous sommes ; du lourd, de la grosse info, étirable et manipulable à souhait ; des moments d'Histoire en direct, l'équivalent de Tchernobyl ou du 11 septembre 2001 ! Pas du non-événement à la Clearstream ou à la WikiLeaks. Non, de l'information, de la vraie, potentiellement utile (lavez vos légumes, ne mangez plus de sushi ! n'allez pas en Égypte cet été !), assortie d'images choc à usage répétitif et faites pour être revues dans dix ans, dans vingt ans...

De l'information donc mais aussi un peu (beaucoup) du spectacle, un feuilleton quotidien aux multiples rebondissements et qu'on nous re-

passé en boucle pour le cas où nous aurions raté un épisode.

Mais dans ce bonheur des journalistes de terrain et de plateaux, n'y a-t-il pas quelque chose d'un peu amoral ?

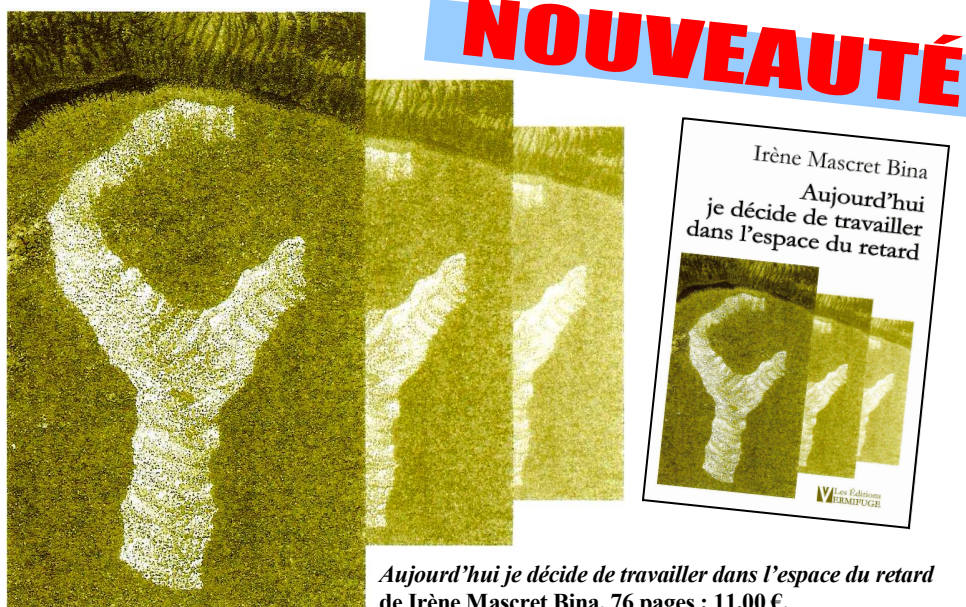
Charognards attirés par la mort et arrivés par charters entiers dans ces régions du globe en ébullition ou dévastées, c'est de drames humains à grande échelle dont ils se repaissent pour faire de l'audience. C'est le malheur des peuples qui fait leur bonheur.

Et nous en viendrions presque à préférer quand les médias, à court d'événements (mais pas d'idées), se rabattent sur un succès de librairie complètement inattendu – mais complètement explicable par le très petit nombre de pages de l'ouvrage dont il s'agit (à peine une trentaine : il est donc très vite lu) et surtout par son tout petit prix (3€ ; 2,85 sur Amazon...).

Cet opuscule que les grands-parents (à court d'idées, eux) offrent à peu de frais à leurs petits-enfants, serait, figurez-vous, un « phénomène de société » – formule qui a pour effet de booster encore les ventes. L'attaque contre la politique d'un président de plus en plus désapprouvé, pour ne pas dire haï, faisant le reste.

Domage que malgré leur envie, et à part se l'offrir entre parents ou amis, vos lecteurs ne sachent pas trop quoi faire de votre indignation, monsieur Hessel...

P.G.



Aujourd'hui je décide de travailler dans l'espace du retard de Irène Mascret Bina. 76 pages ; 11,00 €.

Le Matricule des Anges la référence

par Perrin Grimard

Disons le tout de go, « Le mensuel de la littérature contemporaine » – et nous disons bien *le mensuel*, puisque ses fondateurs et dirigeants veulent nous faire entendre par ce sous-titre qu'il n'y en a pas d'autres – regarde certains ouvrages qui mériteraient un minimum d'attention d'un peu trop haut – et donc d'un peu trop loin. Mais il nous faut, nous – contrairement à ces êtres à plume(s), moitié hommes (ou femmes) et moitié Dieu, qui chaque mois nous concoctent un nouveau numéro – être justes – car eux, en effet, ne le sont pas toujours : *Le Matricule des Anges* fait pour la diffusion de ce que l'on pourrait appeler *la pensée littéraire contemporaine* un travail remarquable – insuffisant sans doute, parce qu'il faudrait à ses contributeurs attirés ou réguliers, en plus de poser sur la production actuelle un regard un peu moins subjectif, pouvoir (vraiment) tout lire, mais remarquable. Ce magazine d'informations littéraires est devenu en quelques années *la référence*.

C'est le problème avec les anges, pour avoir droit de les tutoyer, il faut montrer aile blanche. Si les neuf dixièmes des livres qui leur sont envoyés en service de presse par les éditeurs de France et de Navarre ne figureront jamais sur leur liste de « Tous les titres reçus », il n'y a, tant la pléthore des parutions qui inonde chaque semaine les libraires est constituée de romans et nouvelles insipides, très souvent pas grand mal. En revanche, parfois, aveuglés par la lumière céleste qui les environne, ils passent à côté de quelque chose, commettent ce faisant quelque injustice. Et nous avons en tête deux ou trois titres qui auraient bien ces deux dernières années et même ces derniers mois mérité de leur part un peu mieux qu'un mépris total.

On ne sera ainsi pas étonné d'apprendre qu'un certain Éric Naulleau fait partie des critiques qui prêtent leur *plume* acerbe ou bienveillante à ces anges débordés, ployant sous le poids de cartons entiers de volumes allant de l'in-dix-huit à l'in-folio. Même si nous partageons son point de vue sur les écrivains médiatiques (les Beigbeder, BHL, Angot, Galvalda, Nothomb, Besson, Levy et Soliers...) qu'il aime à prendre pour cible, le copain de Zemmour n'est, comme ce dernier, pas vraiment connu pour être toujours juste et objectif dans ses jugements – si tant est qu'un critique littéraire puisse jamais l'être.

Bien sûr, Naulleau, ce n'est pas tout *Le Matricule des Anges* – loin s'en faut – mais son exemple est représentatif de cette subjectivité générale un peu trop vite assimilée à une ligne éditoriale et qui est le principal défaut de ce magazine pourtant exemplaire sur bien d'autres points.

Cette subjectivité, d'ailleurs, ne se manifeste pas tant dans les articles de ses *collaborateurs* et *collaboratrices* (citons encore, parmi les plus connu(e)s, Valérie Benaïm et Chloé Delaume), que dans le choix même des auteurs et des titres qui les inspirent.

Ces critiques zélés (à défaut d'être toujours ailés !...), leurs deux *patrons* Thierry Guichard et Philippe Savary en tête, ont une idée tellement précise de ce que doit être la littérature et ce qui n'en est pas, et leur science (qu'on s'imagine infuse) est si grande en la matière, qu'ils sont capables, rien qu'en soupesant un livre ou en le manipulant, ou même seulement en le voyant, sans l'ouvrir, d'en juger...

Ces réserves émises, je ne voudrais pas moi aussi pécher par excès de subjectivité – laquelle confinerait ici à la malhonnêteté – et encore moins donner l'impression de cracher dans la soupe – étant donné que nous avons la chance d'être depuis peu référencés sur leur site et présents dans leurs fameuses listes d'auteurs et de titres reçus !



Le numéro 122 d'avril 2011.

À la décharge des Anges, nous rappellerons qu'ils ne sont que des messagers de Dieu et non Dieu en personne. Ils n'ont donc pas le pouvoir de lire l'intégralité des livres qu'ils reçoivent (de l'ordre de quatre cents par mois !).

J'aurai d'autant moins de mal à cesser de pointer du doigt les quelques petits défauts et prétentions des créatures plus ou moins nimbées de gloire qui insufflent une âme à cette revue par ailleurs remarquable que nous avons exactement la même conception de la littérature qu'elles. ▶

En témoigne ce paragraphe de présentation lisible sur leur site, sonnante comme les principes d'un manifeste et que les vermisses que nous sommes ne sont pas loin de leur en-venir : « Nous considérons que la littérature nous est nécessaire. Qu'elle n'est pas un loisir mais un apprentissage permanent de la vie, ou de ce que la vie pourrait être. Qu'elle est le lieu où s'exprime de l'indicible en même temps que de la pensée, des émotions, des pulsions. Nous regrettons que notre société veuille substituer à la littérature (qui a toujours quelque chose de subversif) une espèce de mélasse bâtie à grands coups de campagnes marketing, d'une presse souvent complaisante qui noie ce qui fait sens par ce qui fait de l'argent ou de l'audimat. Nous aimerions que la littérature soit le prétexte à tous les débats, toutes les disputes, toutes les passions et tous les combats. Bref qu'elle soit ce qu'elle a toujours été : la vie. » Il ne nous reste qu'à nous entendre sur ce qu'est la vie...

Nous nous entendons déjà en partie sur ce qui en littérature est de la « merde » (dixit Thierry Guichard). Nous aussi nous trouvons néfastes « les revues qui font rimer nuit avec ennui, tu es parti avec ma vie, et dont l'unique objet est de soigner son ego ou de se donner une médaille d'argent de la poésie du quartier sud-est de Vierzon... ». Et nous aussi nous pensons que ce n'est pas forcément dans les meilleures ventes qu'il faut chercher les meilleurs livres !...

Et c'est bien ici qu'est la plus grande qualité de cette revue qui depuis bien-

Fais-le toi-même

Gai panorama du fanzinet anglo-saxon : bienvenue dans un monde en A4, tissé de monomanies et d'art plus ou moins brut.

Allons tout droit au quatrième chapitre de l'ouvrage – « *The girl power et Fat Girl* (conçu par un collectif de « grosses gouines », ou encore *Bikini Kill*, lequel publiera dans son deuxième numéro le manifeste des *Riot Grrl* – riot pour le climat d'émeute, et triple consonne onomatopéique de colère. « *Parce que NOUS, les filles, avons soif de disques, de livres et de fanzines qui NOUS parlent, qui NOUS concernent et que NOUS comprenons à notre façon* » : ce NOUS majuscule va nous offrir une clé pour ouvrir l'étroit fanzine. Car apparue en 1940 dans le dictionnaire, la contraction de *fan* et *magazine* désigne le journal artisanalement conçu pour une communauté qui rassemble le plus souvent une passion dévorante et plus ou moins obscure. Amateurs de science-fiction dans les années 30, supporters du club de Liverpool aujourd'hui, petits groupes d'élus considérant *comix* et *musique* comme seul « *relais fiable d'information* », ou encore adeptes du *cutting* – art de la rencontre en toilettes publiques, évidemment. Certains se voient aux occupants des maisons de retraite (*Duplex Planet*), quand d'autres ont des visées plus conceptuelles, tel *Chica* consacré aux « *aspects les plus grossiers, les plus bêtes et les plus étincelants de la jeunesse* » : inutile donc de traquer un point de convergence absolu. Il est toutefois permis de relever la proximité, tout au long du XX^e siècle, entre contestation et fanzines : aujourd'hui vecteurs de la philosophie du *Do it yourself* et de la critique du consumérisme de masse, hier privilégiés par la contre-culture des situationnistes et du mouvement punk. Et Teal Triggs, très à propos, suggère d'encore élargir la famille aux journaux auto-édités des dadas, voire aux pamphlets de la Révolution française.

Poreux aussi, le langage graphique ? D'un côté, des mises en pages spontanées, le



goût du crade, certaine proximité avec l'art brut : de l'autre, des luxes d'attention, d'artisanat et de sérigraphie, pour des objets qui se distinguent mal de luxueux tirages limités. Quand ce ne sont pas les expérimentations sans contrainte et sans conventions, où s'illustra naguère l'*underground bouillonnant, politique et authentique* », qui se trouvent récupérées dans des magazines « *imprégnés de branchitude commerciale* »... Et puis vint la PAO : or c'est bien beau l'édition en ligne et les e-zines, mais sans faire assaut de purisme, on peut regretter la matérialité de l'objet, ce parfum de ciseaux et de photocopieuse qui semble consubstantiel aux fanzines, au même titre que leur marginalité.

Gilles Magniont

FANZINE, LA RÉVOLUTION DU DIY
DE TEAL TRIGGS
Pyramid, 256 pages, 35 €

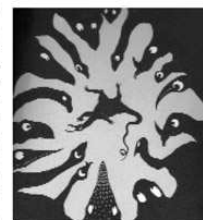
LES DERNIERS DINOSAURES DE DIDIER DE CALAN ET DONATIEU MARY

Éditions 2024, 64 pages, 24,50 €

Première réalisation des éditions 2024, ce livre est d'une irréprochable confection – beau papier, couverture cartonnée, gravures sur bois en trichromie, et une typographie dans l'esprit du XIX^e siècle dont la quatrième de couverture donne élégamment la raison : « *Les Derniers Dinosaures, une œuvre scientifique qui s'inscrit dans une droite ligne qui va de Charles Darwin à une impasse absolue.* » Car il s'agit de pasticher, dans le fond et la forme, ces monographies qui firent la gloire pompeuse des esprits apparemment positifs. Sur le devant de la scène savante, s'avance alors Basile Hannibal Lecoq, membre de l'Association Francophile de Paléontologie : « *La vérité est un oiseau de nuit qui méprise les fleches et les traits innombrables.*... » Il s'agit de rétablir cette vérité : « *On vous ment* », et non, les dinosaures ne sont pas morts de la percussion avec un météore géant, pas plus que des bouleversements climatiques ou d'une éruption volcanique. « *Words, words, words!* » que tout cela, *words* que Basile baliait d'un allégre revers de la main, mêlant au geste un salmigondin de citations latines et de sublimes allégories. Avant d'en venir à sa propre

version de l'Histoire : on verra que c'est un *Memorandum* sur les *macrosauriens* et leur mode de vie qui lui éclaira tout à coup l'horizon, mystérieux opuscule notamment consacré à réhabiliter la mémoire des dinosaures, leur goût de l'étude, du jeu voire du sacré : « *C'est donc en notre âme et conscience que nous affirmons que les macrosauriens avaient le goût du "spirituel"* ». Et leur « *prétendu disparition* » ? Disons qu'ici les mots ne suffisent pas à dire le vrai, et que ce sont les illustrations de Donatieu Mary qui prennent le relais du texte de Didier de Calan, faisant progressivement glisser la démonstration dans le champ d'une poésie onirique où il entre des baies hallucinogènes, des monstres de cinéma et un lac écossais.

G. M.



Une page du numéro 120 (février 2011).

tôt vingt ans existe, vit, s'étoffe, évolue, sans pub, en toute indépendance, avec pour seule aide celle du Centre National du Livre : petits et grands éditeurs se côtoient dans ses pages sur un pied d'égalité. Si c'est encore avec les Ndiaye, Laurens, Bobin, Quignard,

Gaudé, Delaume, et même Angot (?!), que le *Matricule* fait sa pour attirer le lecteur – autrement dit avec des têtes de gondoles de chez Gallimard, Flammarion, ou du Seuil, ou d'Actes sud (qui est devenue une grande maison), c'est en pages intérieures, mêlés aux articles consacrés à ces auteurs connus, des papiers sur les dernières parutions de chez La Fosse aux ours, Lettres Vives, L'Arbre vengeur, Chemins et ruines, Act Mem, Empreintes, Allia, Absalon, Le Bruit du temps, Quidam éditeur... que vous trouverez. Et les anges gardiens de la petite édition ne s'interdisant pas un gros coup de cœur, il n'est pas rare qu'un(e) illustre inconnu(e) s'y voie honoré(e) d'un plus gros article qu'un prix Goncourt ou qu'un Nobel.

Avez-vous soif d'ailleurs ? Êtes-vous curieux d'autres cultures ? Nos anges, qui déjà déploient leurs ailes sur toute la francophonie, feront en plus pour vous un survol de la littérature du monde entier. António Lobo Antunes, Mario Rigoni Stern, Ismail Kadare, Lídia Jorge, Mircea Cărtărescu, Yoko Tawada, Slimane Benaïssa, Zoyâ Pirzâd... autant de noms qui vous transporteront sous d'autres cieux. ■



Nom : Le Matricule des Anges (abréviation : Lmda).

Naissance : octobre 1992 à Montpellier.

Description : magazine indépendant d'informations littéraires diffusé à 8000 exemplaires en France, en Belgique, en Suisse et au Québec ; trimestriel à ses débuts, puis bimestriel, il devient mensuel en 2003 ; entretiens avec des écrivains ou des éditeurs, articles de fond, critiques de romans, d'essais, de pièces de théâtre et de recueils de poésie font l'essentiel de son contenu ; son prix actuel est de 5,50 €.

Fondateurs : Thierry Guichard et Philippe Savary.

Collaborateurs réguliers : Valérie Benaim, Marc Blanchet, Maïa Bouteillet, Christophe Dabitch, Chloé Delaume, Hubert Delobette, Yann Fastier, Christophe Kantcheff, Sophie Malibeaux, Jean Miniac, Eric Naulleau, Olivier Roller, Frédérique Roussel, Haydée Sabéran, Dominique Sampiero, Philippe Sizaire...

Auteurs ayant fait la une du Matricule : Christine Angot, Olivier Cadiot, Pascal Commère, Christian Bobin, Antoine Emaz, Laurent Gaudé, Éric Holder, Régis Jauffret, Ismail Kadare, Lídia Jorge, Camille Laurens, Marie Ndiaye, Bernard Noël, Valère Novarina, Christian Prigent, Pascal Quignard, Lydie Salvayre, James Sacré, Antonio Tabucchi...

Adresse : Le Matricule des Anges – BP 20225, 34004 Montpellier cedex 1.

Contact : Tél./fax (33) 4 67 92 29 33 – e-mail : lmda@lmda.net.

Site Internet : <http://www.lmda.net/>

L'instabilité des corps, des formes et du sens

par Jean-Michel Baudoin

Le Menhir, dernière pièce de Jean Cagnard, est paru fin 2010 aux Éditions Théâtrales. Lors de la première édition du Festival de littérature contemporaine de Dijon, j'avais fait découvrir Jean Cagnard aux spectateurs bouche bée en leur lisant *L'avion* (paru aux Éditions Espaces 34), un monologue flamboyant sur la rupture amoureuse. Ci-dessous, quelques lignes qui donneront au lecteur, je l'espère, l'envie d'entrer dans l'univers peu commun de cet auteur.

Jean Cagnard, d'abord romancier, poète, connaît de l'intérieur le monde qui peuple les plateaux de théâtre, ainsi que le jeu de massacre forain qui prévaut sur un castelet de marionnettes. Contaminée, donc, par le théâtre, son écriture a gardé une sauvagerie rare dans cet univers tenu par de multiples conventions. Sans doute la fréquentation des marionnettes, ces êtres de bois, de papier, de ficelles et de chiffons que l'on peut à loisir décapiter, démembrer, déchirer, brûler avec l'innocente cruauté de l'enfant arrachant les ailes d'un papillon, a-t-elle libéré pour toujours Jean Cagnard du respect de l'intégrité des corps, que ce soit le corps social ou celui de l'acteur, et, partant, du respect de l'intégrité du langage. Dans ses pièces – comme dans les courts récits de du poète russe Daniil Harms, mort dans un asile d'aliénés, interné par Staline pour « déviance artistique » – il n'est pas rare que tout se démembre, les personnes, les relations, le monde, la relation au monde, et donc la logique, la syntaxe, le discours, les phrases, les mots eux-mêmes.

Chez Jean Cagnard, les êtres et les choses sont rarement à leur place : les têtes se détachent de leurs corps et roulent comme des ballons de foot, l'intérieur des mères recèle des paysages où dévalent les torrents, les individus se consomment, et deviennent du fromage râpé qui nappe les endives au four du gratin de leur désespoir têtu, les mains se détachent des bras (« *Qui a dit que les mains devaient se trouver obligatoirement au bout des bras ?* »), les pères rayent leurs fils de la liste des vivants, contre l'évidence même de leur présence destructrice.

La poétique radicale de Jean Cagnard opère une série de déplacements inattendus qui minent peu à peu tout le terrain des certitudes, par une insidieuse dégradation du sens commun, un emballement impitoyable de la logique qui surprennent les mots et les somment de dégorger le pied de la lettre.

Pourtant, ce travail n'isole pas l'univers de Jean Cagnard du monde réel. Pas d'onirisme, ni même de surréalisme dans *Le Menhir*, mais au con-



(Photo : X)

traire une étonnante acuité de regard porté sur les ruptures inopinées qui sont le lot quotidien de notre vrai monde. Là où s'écrit la pièce, devant la modeste maison d'une cité ouvrière autrefois érigée à l'ombre tutélaire des hauts-fourneaux, se rompent un à un les liens qui tiennent les morceaux du monde attachés ensemble, tels les haubans des cheminées du Titanic pendant le naufrage de l'insubmersible. C'est l'usine qui fout le camp en Chine, laissant des blancs dans les cœurs et le paysage. Puis le père, dont le silence, semblable à celui des cimetières ruraux où s'effacent inexorablement les regrets éternels, asphyxie toute velléité de chaleur humaine. Au fil des pages,

la présence butée du fils saccage la banalité potagère des lessives. Les corps maternels et filiaux se déglissent, comme corrompus par une sournoise attaque nucléaire, et les sentiments se font la malle, moins chers dans les pays lointains. La fission du noyau familial, bombardé par les particules de l'élémentaire violence, dégage une irrésistible dévastation qui carbonise toute résistance, y compris la minérale obstination du fils en vain transformé en menhir pour jeter une pierre définitive dans le jardin des certitudes parentales. Écartelée entre les forces contraires, la mère se délite et s'effondre, métaphore de l'humaine civilisation européenne sapée par les gouffres laissés par les défections successives de la fraternité, du collectivisme, de la science et de la pensée.

Dans les ruines même pas fumantes scintille là le sourire de l'humour, désespoir poli du poète qui n'est pas dupe : « *Tu prends le réel pour une enclume, et tu ne réussis qu'à déformer le marteau* », dit la mère à son fils.

Ailleurs, cependant, les peuples luttent et se libèrent, les machettes découpent les corps, les centrales atomiques brûlent.



Le Menhir de Jean Cagnard, aux Éditions Théâtrales ; 2010. 46 pages ; 11,00 €.

L'avion du même auteur, aux Éditions Espaces 34 ; 2006. 64 pages ; 11,00 €.

les expos

American Artists in Paris : Woodstock Revisited and Updated...



Série d'expos consacrées à l'histoire populaire et culturelle de l'Amérique du XX^{ème}, tournant autour des légendes d'hier et des idoles d'aujourd'hui en passant par les icônes de la Beat Generation et du Rock & Folk américain des « Psychedelic 60's » : Henry Miller, Janis Joplin, Jimi Hendrix, Grace Slick, Robert de Niro, Johnny Depp, Catherine Zeta Jones, Lady Gaga... Concerts, projections de films, performances, pièces de théâtre, dédicaces... Du 12 avril au 14 juin 2011 chez Dorothy's gallery, 27 rue Keller, dans le 11^{ème}, à Paris.

Un été contemporain



Le sentiment amoureux exploré par une douzaine d'artistes contemporains : peintures, photos, installations... Du 26 mars au 18 septembre 2011 au musée Paul Dini à Villefranche-sur-Saône (69).

Rose Sélavy

arts plastiques

Basquiat

SAMO au MAM : retour sur l'expo

par Dorian Wuilliet

Du 15 octobre 2010 au 30 janvier 2011 s'est tenue au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris la plus grande exposition jamais consacrée à l'artiste New-Yorkais, né 50 ans plus tôt à Brooklyn. L'exposition Basquiat a été conçue par la Fondation Beyeler à Bâle où elle a d'abord été présentée.

Derrière une pléiade de tableaux – l'artiste a peint dans sa courte carrière jusqu'à 200 toiles par an – toute la rage prolifique de cette étoile filante que fut Jean-Michel Basquiat, clochard céleste venu de la rue délivrer son message énigmatique et possédé.

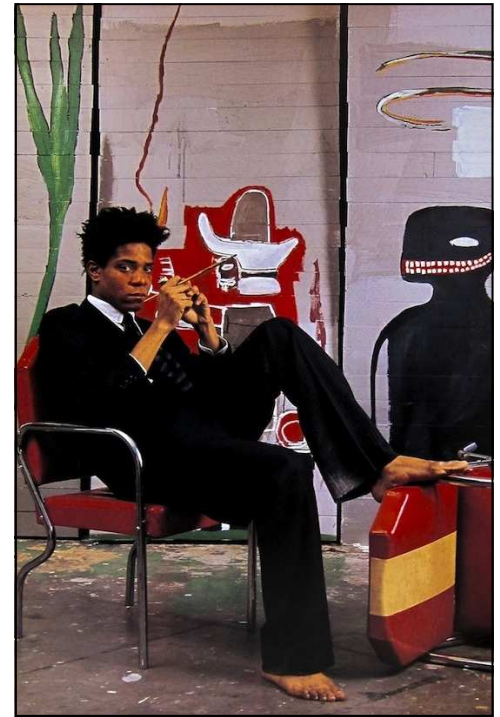
L'amour de la rue est omniprésent dans l'œuvre de Basquiat. Car avant d'être Jean-Michel, il signait ses graffiti SAMO (comprenez « same old shit » : qu'on peut traduire par : toujours la vieille même merde...), lançant ainsi sur les murs de la grosse pomme un courant mondial et encore tenace : le graffiti.

Des phrases jetées à la face des passants, pour certaines non élucidées mais toujours hautement poétiques. *THE WHOLE LIVERY LINE BOW LIKE THIS WITH HE BIG MONEY ALL CRUSHED INTO THESE FEET... ?!*

Enfant, il fait un long séjour à l'hôpital suite à un accident. Cet épisode sera déterminant. Il reçoit de sa mère le fameux livre *Gray's Anatomy*, livre qu'il va décortiquer, disséquer, et qui marquera à jamais son œuvre.

Adolescent, il commence à vendre des cartes postales dessinées par lui dans les rues, errant de square en square, avant de croiser par hasard les pas du célèbre critique d'art Henry Geldzahler.

Alors Jean-Michel devint star. Parmi ses premiers fans, Madonna, Warhol bien sûr, avec qui il a beaucoup collaboré. Et tout le gratin New-Yorkais, captivé par l'originalité de ce très jeune Haïtien obsédé de vaudou, de drogues et de mort.



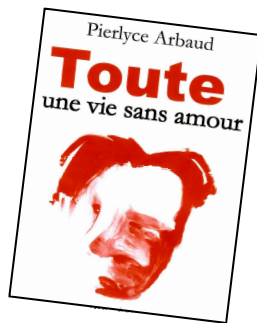
(Photo : Lizzie Himmel.)

Basquiat est un enfant couronné, un fou de jazz, d'anatomie, de drogues. Le premier *hobo* peintre. Le premier peintre noir. La première rock star de la peinture.

Cette exposition fut proprement hallucinante. Jamais autant d'œuvres de Basquiat n'ont été et ne seront jamais plus réunies.

Tableaux, toiles délabrées, coffres, boîtes, palettes, et même un frigo. Basquiat est intemporel et sublime tout ce qu'il touche.

Mort d'overdose à vingt-sept ans comme la plupart des héros du XX^{ème} siècle, Jean-Michel Basquiat est une sorte de Rimbaud afro qui a su détruire et renouveler tous les codes. Et même colorer les voyelles... ■



(...)

Nulle part sur le globe
un point d'ombre où dormir.
Même pour un microbe
vivre là c'est mourir.

Récrésong

J'connais un jeu, il est pas nase.
On va bien s'amuser, les gars !
T'es dans mon camp. C'est moi qui choise.
Tu joues. Tu joues. Toi, tu joues pas.

(...)

Au prem's qui arrive à la base !
Pouss'toi gros sac ! C'est moi l'plus fort !
D'abord tu schlingu', alors écrase !
T'as voulu jouer ? pan ! pan ! t'es mort !

Petite chanson des parkings et des places

Sur la plac' de l'église
m'en allant glandouiller,
mon nouveau pote Azize
je t'ai vu arriver.

Hé keum ! radin' ! Roul'moi un pète
et fil' d'la beuh, j'suis trop vénère.
Sûr que t'en as dans ton survête.
Tu m'prends pour qui ? Bouffon ! Ta mère !

Allez putain, sois pas relou !
l'm'ont pécho sans pot d'échappe.
J'ai la hain' grav', je flippe et tout.
Ces enculés, je les éclate !

Ce soir paraît qu'y a un' teuf.
T'auras ta thun' demain mon pote !
J'ai des smarties, y'aura d'la meuf.
El' kiff' l'ecsta, c'est des salopes.

Je sais pas que tirer des scoots,
ça m'connait aussi la magouille.
J'préfèr' dealer que d'jouer au foot.
Les règles je m'en bats les couilles !

Sur la plac' de l'église
m'en allant glandouiller,
mon nouveau pote Azize
je t'ai vu arriver.

Les keuf' en vil' qu'on en croise un !
Qu'en ai' un qui ramèn' sa face !
avec Toufik qu'est ouf, putain !
ce pédé on lui niqu' sa race !

Rien à péter d'aller en tôle !
Qu'i' nous la prenn' seul'ment la tête !
l'condé c'est pour un punching-ball
qu'on la lui prend ! On la lui pète !

D'abord aux gnoufs y a Youssef !
et lui i' connaît la combine.
Même au trou i' fait du business :
portables, shit... l'a même la clime !

Y'a qu' pour la baise que ça craint
mais moi j'prendrai une avocate.
Tu paries qu'j'en fais ma putain ?!
Comment que j'lui bouffrai la chatte !

Sur la plac' de l'église
m'en allant glandouiller,
mon nouveau pote Azize
je t'ai vu arriver.

Un' taff', tu vois, ça m'fait kiffer.
J'sens qu'on va s'entendre en affaires.
Justement j'cherche un associé,
et t'es trop cool, promis, mon frère !

On va leur montrer aux keufes
qu'elle est à nous c'te putain d'zone,
nous les Renois et les Rebeus !
et fuck à eux ! et fuck les Jaunes !

Ouais ! j'sais qu'c'est pas la zone ici
mais c'est bien l'trou du cul du monde !
T'es pas plus black que moi j'suis gris
mais nous nos pot' c'est pas les condes !

Au fait, toi qui as ton permis,
tu pourrais pas m'emmer en ville ?
Moi, j'ai presque quinze ans et d'mi.
Toi c'est comment ? Moi c'est Cyril.

Sur la plac' de l'église
m'en allant glandouiller,
mon nouveau pote Azize
je t'ai vu arriver.

Généalogie de Sodome

"...Fanny. Thérèse..."

(in *Les Cent Vingt Journées de Sodome*.
V - Première journée. Sade.)

À l'entre-deux qui glisse au point
À l'entrejambe qui se refuse
Qu'on boive !

7h10

Et le cri des corbeaux perce l'asphalte
7h10
Et l'aurore incestueuse aux reflets de cobalt
Elle hisse
Le drapeau d'un pays qui n'existe qu'en songe
Utopie
Et ça sent le pourri par de-là le mensonge
Indécis
Va donc cerbère au bord du précipice
Les mâchoires
Ouvrtes aux regrets au regard du supplice
Déversoir
De sentiments abjects à l'instar du dégoût
Qui me brûle
Trop de relents de soi qu'on reverse à la proue
Incrédule
Et pourtant tout est vrai il suffit de le voir
De satin
Est le corps de l'absente qui hurle dans le noir
Ce matin
C'est bien toi qui me manque à t'en blâmer
Innocente
C'est bien toi que j'expie dans ces péchés
Imminente
Mais qui n'arrive jamais au creux de ma poitrine
Thérèse
Toujours à la lisière à la mine assassine
Les braises
D'un amour condamné tu éteins d'une main
Décidée
Et de l'autre une étreinte non feinte au destin,
Suicidé

Nécrologie des Alter

Fin de l'Altérnoisement
Fin de l'altérnoisement
Désenchanteur
Partir
Aparagouner
Mourir
Esbèter
Mourir
Esbèter
Mourir
Esbèter
Souffrir
Ecrire
Chanter
Aimer
Sentir
Frôler
Voir

Le mensonge de l'amour

Il faudra bien que tout cela ait un sens à la fin. Que d'une soumission totale à un être que l'on perçoit et de corps et d'esprit, il n'y ait pas seulement ni tout l'un, ni tout l'autre, comme seul responsable d'une telle humiliation. Ce serait bien trop simple si l'obsession amoureuse procédait d'un agencement, aussi subtile soit-il, de ce que je perçois comme ses yeux, ses sourcils, son nez, sa bouche, ses cheveux, ses taches de rousseurs et qui forment un si beau visage. Je n'en aurais là aucune considération pour ma vie à l'abandonner entièrement à une délectation esthétique.

Je n'en aurais pas davantage à me gargariser de ses idées, aussi profondes, audacieuses, réjouissantes soient-elles. Car si je les pénètre si bien, c'est bien parce qu'elles me sont déjà familières, que je connais cet étang brumeux où nagent nos concepts sans jamais s'enraciner. Ils voguent dans cet espace sans matière et parfois, avec plus ou moins de bonheur, ils s'entrechoquent. J'en ai gardé quelques-uns dans mon panier et, par un heureux hasard, les tiens sont de même espèce. Mais voilà, nous les trouvons nobles parce qu'ils ont traversé les siècles et ils nous survivront. Les concepts, les idées, les mots même, ne trouvent jamais la vie et ne font que la traverser par dedans nos corps qui les éructent à grande peine.

Qu'est-ce donc alors qui oriente et mon esprit et mon corps vers toi et qui fait que je t'aime ? Pour le dire mieux encore, qu'est-ce qui en toi est perçu par moi, au croisement de ces mots dont tu n'es pas l'auteur, et de ce corps qui ne cesse de crier à la mort, comme ce qui est le plus important sur cette terre, en somme, comme étant le meilleur de ce conglomérat de choses, sentiments, abjections, agencements heureux, mots, pensées, concepts, inepties, qu'on appelle monde ?

Il nous faut d'abord faire un premier constat : dure l'amour que la mort gage de l'arrêter toujours. La mort est l'ennemie ultime de l'amour. Ainsi, la vie perce en toi. Il me semble également que le mensonge affleure, non loin derrière la mort, comme autre prédateur féroce. L'amour exclurait le mensonge. Et en effet, comment penser que l'amour puisse advenir sur un lit dénué de vérité, car au cas échéant, nous n'aimerions rien à n'aimer qu'illusion ? La vérité, elle aussi, perce en toi. Et il ne semble pas que je les perçoive l'une sans l'autre, vie et vérité, quand je te regarde amoureux. Il ne s'agit pas d'une vérité et d'une vie séparées mais bien d'une intuition unique, vérité de la vie, ou bien vie de la vérité, et voici peut-être ce que nous appelons l'être.

Aussi je redemande, cette intuition à laquelle tu m'ouvres est-elle à la hauteur de cette soumission qui me courbe et me fait ramper comme un animal nuisible, suceur et putréfiant ?...

Cécile Biehler

Petites annonces

« Cède idéaux
Sous papier cadeau. »

Signé : le Père Noël.

« Cède pères Noël
Petits, grands modèles. »

Signé : l'ANPE.

Définitions

C'est un bonheur
Qui pleure...
Vague problème d'identité,
Jamais on ne le reconnaît !

Écolo

Je trie l'ennui
En trois catégories : 1/ Le bac jaune, mélancolie
2/ Le bac bleu, nuits solitaires
3/ Le bac vert, pensées amères

Je trie l'ennui
Afin qu'il ne nuise pas
À mon environnement !



À la terrasse

Je commande une mente à l'eau,
À l'eau de rose mon histoire ;
D'amours extra-conjugaux
Conjugons cette phrase à tous les temps :
Il a fallu que tu me mentes...
À la menthe, un thé je bois ;
Je bois un thé à l'Amante.

Juste une

J'ai caché du tabac
Dans mes bas ;
Un cigare
Dans mon costard ;
Une cigarette
Dans mes chaussettes ;
Je t'allume
Pour mon extinction.
Les désirs s'éteignent
Dans la possession...
Fumer, douce torture,
Procure
Un plaisir pyromane.

Avec des collages de l'auteur.

« Tous êtres jusqu'ici par-dessus eux,
au-delà d'eux créèrent quelque chose... »
Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Qu'est-ce que la poésie ?

Poésie, art d'exprimer en images des idées sur les différents sujets de la sagesse. Par l'image et l'allégorie, on exprime des idées sur l'amour ou l'amitié, on élève les représentations de la nature, la vie et la mort, on élabore de plus hauts types divins. Les formes anciennes de sagesse, la première ébauche de morale se trouvent chez les poètes gnomiques du VI^{ème} siècle avant notre ère, qui par maximes et proverbes expriment des réflexions sur la vie pratique.

Cratès se veut « utile à (ses) amis, et pas seulement agréable », ainsi Théognis nous invite à « (prendre) beaucoup de peines, (faire) un long chemin pour aller délibérer avec un honnête homme » : quelle leçon pour nous qui prenons au hasard nos compagnons d'existence ! Aussi, pour surmonter nos anciennes morales, notre culture de cruauté et de compassion, le poète nous propose une morale aristocratique : « Es-tu capable de te donner toi-même et ton mal et ton bien (...) ? D'être toi-même de ta loi juge et justicier ? ». Ainsi nous parle Zarathoustra, ajoutant : « je veux entendre la pensée qui te domine, et non que tu secouas un joug ». Ainsi le poète ne se contente pas d'un vague athéisme, il lui faut élever les types divins en représentant des dieux dépourvus de moralité, « des dieux qui dansent et qui de tout vêtement se feraient honte » ! Quand nous plions genoux devant les rituels de l'enterrement, le poète nous enseigne : « en votre mort doivent brasiller votre esprit et votre vertu encore, semblables au Soleil qui sur la Terre se couche ; sinon sera manquée votre mort ! ». Métaphysiques et religions stériles ne sont-elles anéanties quand un poète nous enseigne la « libre mort » de qui « possède une fin et un héritier » ?...

Poésie contre rêverie

Quand nous vient une image ou une intuition, gardons-nous d'en chercher une autre, attendons qu'une perspective se forme. Il faut « habituer l'œil au calme, à la patience, à laisser les choses venir à lui... » et « ne pas réagir immédiatement à toute sollicitation... ». Pour invoquer le Soleil, il faut une visée éthique : « Ô toi, grand astre ! N'aurais-tu ceux que tu éclaires, lors que serait ton heure ? », cela évoque un joueur de flûte dont le bonheur est d'être écouté. On peut invoquer « les plus hautes montagnes », en disant que « de la mer elles tirent origine », quand cela introduit un grand proverbe : « du plus profond il faut que le plus haut à sa propre hauteur s'élève » ! Ainsi en poésie, l'imagination s'accompagne d'esprit, pour instiller dans la réalité quotidienne des idées nouvelles. En poésie, la sensibilité porte de grandes exigences de conscience, mon-

trant sur les sujets intimes de nouvelles manières d'aimer, et de surmonter la souffrance, quand Zarathoustra apporte aux tombes de sa jeunesse « une couronne de vie ».

Cependant, une attitude contraire tient souvent lieu de poésie, quand nous amassons images et sentiments dans le ravissement et la confusion : quoi de plus contraire à la poésie qu'un langage imagé ne portant pas d'idées ? Chez le poète qui crée, le rêve récompense une grande idée et reconforte suite à une grande tension psychique. À l'inverse, le rêveur surchauffé ne peut qu'innover, invoquer en quelques lignes le soleil, les étoiles et l'amour jusqu'à salir ces images et ces nobles noms. La poésie s'oppose à la rêverie comme le silence au vacarme, comme l'amitié s'oppose à la flatterie : la rêverie abolit la tempérance et tout soucis des distances, provoquant le déclin de l'esprit et le vice.

Créer des valeurs

Composer un poème est un droit que l'on conquiert de haute lutte : des époques entières étonnées, ébahies voient lutter des valeurs, pour que de haute autorité et dans la pureté des instincts naisse un jour une vertu. Une tradition s'élabore ainsi dans l'éloge de la pauvreté, avec Cratès qui déclare « je préfère les plaisirs de l'esprit à ceux de la table », avec Zarathoustra qui nous « consacre à une nouvelle noblesse » que l'on ne pourrait acheter, « car a peu de valeur ce qui a son prix » ! Ainsi, si nous avions des poètes le détachement et les vertus, les anciennes formes de pouvoir et l'État moderne s'effondreraient ; or pour le profit des prêtres, marchands et entremetteurs, n'avons-nous pour poésie et génie des rêveries confortant de viles habitudes ?

Dans les époques de vie ascendante, on évalue une pensée en « se demand(ant) si l'on peut vivre selon ses principes » : une poésie exaltant force, distances, amour et rire est seulement convenable et décente. Il est ainsi loufoque quoique infâme d'élire poètes Rimbaud, un adolescent qui s'ennuie « beaucoup, toujours », ainsi que Baudelaire, un drogué habitué des maisons closes qui idéalisait sa nostalgie dans la grand-ville.

« Connaître, c'est créer », dit un poète, pour qui les savoirs et les vies passées doivent être rachetées. « Le meilleur ne se peut que surmonter », nous dit-il encore, pour que les plus hautes images et idées soient dépassées. Cela nous amène à « (un) vouloir-vivre sacrifiant allégrement ses types les plus accomplis à sa propre inépuisable fécondité ». À « toutes choses de nouveau donnez valeur ! », ainsi parlait Zarathoustra, car « de sa plus haute espérance le temps est venu pour l'homme de semer le grain ».

Arrivé là, n'a-t-on pas dit que des évidences, ne valait-il pas mieux s'enrichir des penseurs antiques, et lire seulement le prologue de Zarathoustra ?...

Sortie de BoXon n°26

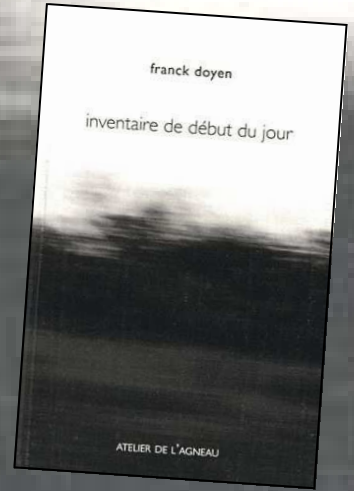
BoXon



Le numéro de « l'hiver 2011 » – et du printemps : 34 pages ; 3,50. Toutes les infos pour le commander et télécharger les numéros épuisés sur : <http://tapin.free.fr/boxon.htm>.

Avec : Alain Robinet, A&dman, Charles Pennequin, Patrice Luchet, Alschérie, Maïté Kessler, Grégoire Damon, Jean-Luc Michel, Hortense Gauthier, SophieNivet, Michel de Montaigne, Daniel Cabanis, Julien d'Abri-geon, Jérémy Tissier, Gilles Dumoulin, Mathias Richard, Alain Snyers, Jean-Pierre Bobillot, Nicolas Tardy, Gilles Cabut, Olivier Bosson, team Stupididiote, Fabrice Reymond, Cyrille Bret, AJC SP NK, Heike Fiedler, le collectif (Bobillot, Chazel, Olivier, Giral), Denis de Lapparent, Marcel Champdu, Pierre André dit Dédé Lataloche, BenoîtVincent, Yannick Torlini, Harold Garfinkel.

chez les autres



Écrit à partir de la dernière campagne présidentielle française par... Brigitte Jean (dont la non-biographie est parue en juin dernier), ce journal est le lieu de questionnements sur les implications de l'engagement d'une vie en écritures et sur les dimensions sociale, politique et humaine de celui-ci.

Extrait : « troisième jour = brigitte jean écrit jour de décompression malgré tout = plus justement dit de décomposition malgré tout = oui et malgré le fait que tout pourrait effectivement = écrire un peu plus loin = un peu plus hétéronyme = dans un jour un peu plus jour = encore écrire un jour + un jour + un jour déjà passés sans cigarette sans café chiapanèque sans vin rouge et sans ces grands dessins dans la nature = juste dans cet état d'esprit-là = alors que rien ne permettait de situer le point de vue d'où je me trouve et pourtant = la lumière fut si belle hier sous les grands arbres dégoulinant qu'on aurait pu vous y reprendre en = lente marche ascension qui débouchera sur = le bas d'une page = »

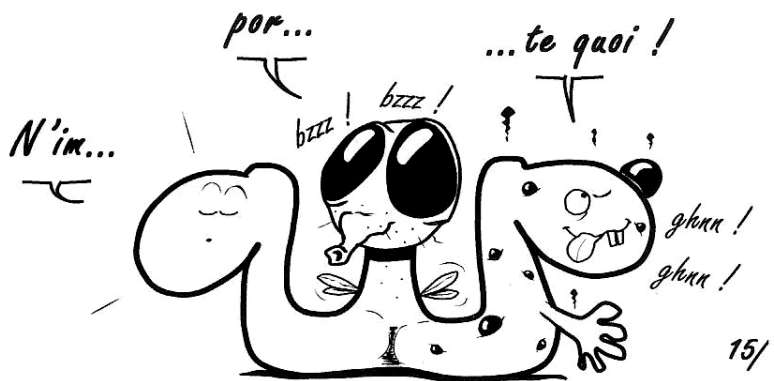
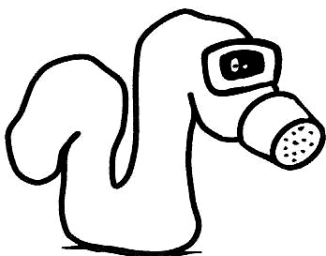
Une écriture qui bouge, évolue, s'épaissit, s'ouvre, s'enrichit des collaborations avec les autres pratiques (plasticiens, performer, improvisatrice vocale).

Inventaire de début du jour – le journal de Brigitte Jean
de Franck Doyen.
Atelier de l'Agneau éditeur. Décembre 2010
88 pages ; 14,00 €.

VERMIFUGE / N°3 / mars 2011 / Directeur de la publication : Perrin Grimard / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...) / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Jean-Michel Baudoin, Perrin Grimard, Rose Sélay, Dorian Wuilliet / Maquette : Perrin Grimard, Claire Stéphan / Crédits photos et autres contributions images ou textes : Jean-Michel Basquiat : page 1 (*Fallen Angel*) ; *Le Matricule des Anges* : pages 1, 3 et 4 ; Le Marché de la Poésie : page 2 ; Irène Mascret Bina + *Vermifuge* : page 2 ; Éditions Théâtrales : page 5 ; Grace Slick : page 6 (*Janis Wood Nymph*) ; Maurizio Galimberti : page 6 (*Lady Gaga*) ; Lizzie Himmel : page 6 ; BoXon : page 11 ; Atelier de l'Agneau : page 11 ; P.O.L : page 12 ; Philippe Defranxault + *Vermifuge* : page 12. Créations : Pierlyce Arbaud (page 7), Vincent Walter Jacob (page 8), Cécile Biehler (page 9, textes et collages), Guillaume Riether (page 10), Christian Prigent (page 12) / Prochain numéro : septembre 2011 / ISSN : 2109-3725 / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge 21000 Dijon / Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél./fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.

Valère, le ver par Bierlyz

ACCIDENTS NUCLÉAIRES : MÊME LES VERS POURRAIENT ÊTRE CONTAMINÉS.



Christian Prigent

1

Sic : « le temps des corps fait des matières »,
Allons : au beige ou bleu des filières,
Erre ! In Arcadia (hic), *rien* est la Gloire
(Aura) des lieux, décors : bois-y ton déboire !

Car il n'est pour Ulysse ni (cyclope au
Seul œil) toi (H.C.E. ? Dedalus ?) ni même
N'est Ithaque, ce lieu, Sandycove, aux eaux
D'huile lisse sur le sable extrême-

Ment bleu des éblouissements.
Tout (l'eau meuble, les effrangements
De soleil froid) flanche, plie : tu ne
Vois ni l'île ni bl OO m ni voiles ni le vitreux

Mazout – pourtant tout tu le sais y est,
Tout (l'Égée Kells Erin Anna Livia Plurabella)
Bobine dans ton crâne son cinéma, tout ça
Renaît si tu le veux, oui, si tu l'essaies.

2

Mais non : cy sont non noms mais plus ou moins
Matières, chairs, toutes d'odeurs pourries,
Émues d'ébullitions, subtiles ; mais dessous, loin
Dans la poudre d'oubli pulvérisée de ?, de *si*

(Zéro, rien, nada), tout roule boue, goémon
De *quasi*, d'*enfin* – d'appeaux de significations.
Etwas (quelque chose) : ce vase où tu (te) ch
(O)ies, c'est l'estran, l'étrangement mâch

É (naufages, frai) – ou c'est comme ta tombe (ta
Dose de réel), la vase sans nom (ton poids
De défiguration, ta réincarnation en non,
Ta marche à même toi dans les oxydations).



3

Va, Personne est (avec) toi parmi les cris
Des sternes (nausée), la furie frêle
Des merdes, ou embruns, des ailes
(Nausicaa !), des pluies de plumes – si

Tu bouges, fêtu de un parmi les nombres,
Vomis et tremble que ça ne sombre,
Tout, toi (viandes abolies, choses sans
Bords, roulis, crocs de rocs), niés dans

Cet énormément palpitant sonnait tour
Billon. Mmmm ! Monte, déplie-toi, cours,
Et meurs, âme, anémone de déraison,
Fleur de papier dans la luxueuse confusion.

4

C'est calice de délice cet évincement, cette
Négation douce-bleuissante. Cœur aux lèvres tu
Ne sens plus que l'éboulement, tu jettes
(La mémoire : crachat !) ta soupe de savoir échu

Dans le ressassement sec en bas, tête, le
Ressac d'oubli qui frappe – Dieux que
Comme tes os la croûte maçonnée qui file
En bas dans l'ignoré est frêle, est labile !

Prologue de *Météo des plages*, « Roman en vers » ; 144 pages, 16,00 €. © P.O.L., avril 2010.

coll. injection lente

Philippe Defranxault vient du cinéma. Réalisateur et producteur dans les années 90, il monte les marches du Palais des Festivals à Cannes au bras de la star italienne du porno, La Cicciolina. Sous le charme de la belle, subjugué par sa robe transparente, il manque de rater une marche. Le traumatisme sera tel qu'il décide peu de temps après de se consacrer entièrement à l'écriture...

Sarabande – Les Onirismes noirs de Philippe Defranxault. Collection Injection lente. 128 pages ; 14,00 €.

Retrouvez-nous sur
[http://www.](http://www.vermifed.com)

Vermifed.com
le site des Éditions VERMIFUGE



et chez tous ceux qui OSENT !

LIBRAIRIE GRANGIER
14 rue du Château - place Grangier
21 000 DIJON
03 80 50 82 50

